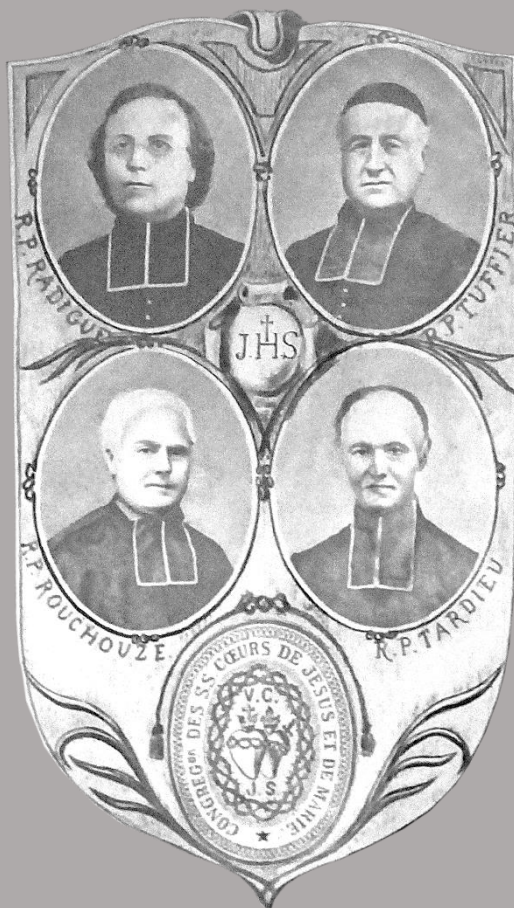


Cahiers de Spiritualité - n° 23

# Transpercés par amour de l'Église

Alberto Toutin ssc



---

Congrégation des Sacrés Cœurs



**TRANSPERCÉS**  
**PAR AMOUR DE L'ÉGLISE**

Alberto Toutin ssc

**Cahiers de Spiritualité - n° 23**

**2022**

## **Comité d'édition**

La Commission du Patrimoine Spirituel et Historique:

María Beatriz Montaner ssc

Derek Lavery ssc

Éric Hernout ssc

Andrzej Łukawski ssc

Sudhir Nayak ssc

Fernando Cordero ssc

Nous remercions Alberto Toutin ssc qui a aimablement collaboré à la rédaction de ce texte. Mention spéciale aux traducteurs et au secrétariat.

*En mémoire du P. Henri Planchat rsv  
et de nos Frères*

*Ladislav Radigue ssc*

*Polycarpe Tuffier ssc*

*Frézal Tardieu ssc*

*Marcellin Rouchouze ssc*



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction .....</b>	<b>7</b>
<b>Henri Planchat rsv.....</b>	<b>22</b>
<b>Ladislav Radigue ssc .....</b>	<b>24</b>
<b>Polycarpe Tuffier ssc .....</b>	<b>29</b>
<b>Marcellin Rouchouze ssc.....</b>	<b>31</b>
<b>Frézal Tardieu ssc .....</b>	<b>33</b>
<b>Pour continuer notre Marche.....</b>	<b>36</b>





## INTRODUCTION

Nous nous retrouvons pour faire mémoire reconnaissante de nos frères qui ont donné leur vie pour « la gloire de Dieu et le salut du monde ». Ils ont répandu leur sang, unis en communion avec Mgr Darboy, le père Jean Marie Sabatier du diocèse de Paris, le séminariste Paul Seigneret, les pères jésuites Olivaint, Decoudray, Caubert, Clère et de Bengy, et le père Louis-Raphaël Captier, dominicain et ses frères Bourard, Cotrault, Delhorme, Chatagneret. Et aussi à tous ceux et celles qui sont morts pendant cette « Semaine Sanglante ». Une guerre civile est une guerre fratricide où il n'y a que des vaincus et qui laisse des blessures ouvertes à jamais.

Pensant à nos frères, voilà qu'ils se trouvent devant ce choix ultime devant une mort, non seulement inéluctable, mais qui survient sur eux avec violence et mépris. La vie est un grand bien précieux et fragile à la fois. Les violents le savent et peuvent s'en emparer, la maltraiter, même la détruire. Mais ce qu'ils ne peuvent pas atteindre, c'est le cœur des personnes, là où habitent les options les plus profondes, les sentiments les plus ancrés. C'est de ce cœur, comme d'une forteresse inexpugnable, que jaillit le sens, la valeur que chacun donne aux événements de la vie, aussi violents et obscurs qu'ils puissent s'imposer.

Par fidélité au Seigneur Jésus, ils ont choisi d'aimer dans l'adversité, de faire don de leur vie, au moment-même où ils tombaient fusillés, accomplissant ainsi l'amour chrétien qui consiste à porter chaque jour sa croix et à suivre le Seigneur. La

croix n'est pas une fatalité, encore moins un malheur subi. C'est la conséquence d'une façon d'aimer, comme Jésus, en prenant part aux souffrances de ceux que l'on veut aimer comme lui, malgré tout et jusqu' au bout.

C'est une forme d'amour qui se nourrit lentement au feu de l'amitié avec le Seigneur Jésus ; cette amitié cultivée dans le service quotidien, dans l'étude et la méditation de sa Parole, dans la prière, dans la construction fascinante et parfois ardue de la fraternité. Cette amitié avec Jésus ne met pas ceux qui l'aiment à l'abri du mal; elle estompe encore moins leur fragilité ; mais elle les met en condition pour qu'à des moments différents de la vie, parfois même dans des conditions plus obscures, ses disciples soient, encore une fois, saisis par le Seigneur Jésus, qui les aime inconditionnellement dans leur fragilité, et les pousse à aimer comme lui, envers et contre tout.

Cette forme d'amour s'inscrit dans la trame d'une longue histoire d'amour qui nous précède et nous fait devenir ce que nous sommes. Jésus s'y insère et tisse son histoire dans la trame de nos existences, de façon à ce que nous devenions ce qu'il veut que nous soyons : ses frères, ses amis, des fils aimés comme lui de son Père et de notre Père. La philosophe Simone Weil parle de cette longue histoire d'amour, souvent portée par des femmes, qui fait germer en nous cette capacité et ce désir d'aimer en prenant part aux souffrances de ceux que nous aimons.

« Une mère, une épouse, une fiancée, qui savent celui qu'elles aiment dans la détresse et ne peuvent ni le secourir ne le rejoindre voudraient au moins subir des

---

souffrances équivalentes aux siennes pour être moins séparées de lui, pour être soulagées du fardeau si lourd de la compassion impuissante. »<sup>1</sup>

Mais il y a un saut d'excellence dans cette capacité d'aimer, lorsque, touché par l'amour du Christ, quelqu'un transforme et déploie sa capacité d'aimer au point de le rendre responsable de la fragilité d'autrui et de le pousser à aimer même ses ennemis, ceux qui le haïssent et le crucifient. Mgr Darboy meurt en pardonnant à ceux qui le criblaient de balles. Au fond, c'est consentir à ce que, dans notre chair vulnérable et fragile, en dépit de nos peurs, malgré ce qui se présente comme inéluctable et irrationnellement violent, le Christ continue d'aimer à travers les membres de son Corps qu'est l'Église.

C'est justement devant cette forme d'amour que Simone Weil reste admirative lorsqu'elle parle de la façon dont le Christ aime et ceux qui, à sa suite, en font autant :

« Transporter son être dans un malheureux, c'est assumer son malheur pour un moment, prendre volontairement ce dont l'essence même consiste à être imposé par contrainte et contre la volonté. C'est là une impossibilité. Le Christ seul l'a fait. Le Christ seul peut le faire, et les hommes dont le Christ occupe toute l'âme. Ceux-là, en transportant leur être propre dans le malheureux qu'ils secourent, mettent

---

<sup>1</sup> Simone Weil, « L'amour de Dieu et le Malheur » en *Œuvres*, Gallimard Quarto, Paris 1999, 715.

en lui, non pas leur être propre car ils n'en ont plus, mais le Christ lui-même. »<sup>2</sup>

L'itinéraire de nos frères nous permet d'approfondir leur choix de vivre et d'aimer ainsi : comment en sont-ils arrivés à aimer jusqu'à ce point ? En outre, éprouvant dans leur chair l'énigme de la violence qui se déchaîne contre eux, contre l'église et ses membres, arriver à se demander : Pourquoi nous en veulent-ils autant ? Et lorsque la mort apparaît de plus en plus imminente, comment s'y sont-ils préparés alors ? sur quelles ressources spirituelles ont-ils compté ?

### **Pourquoi s'en prennent-ils à nous ?**

Ladislas Radigue, Supérieur de la communauté de Picpus, écrit ses impressions dans une lettre du 1<sup>er</sup> mai 1871, depuis la prison de Mazas, au Supérieur général Sylvain Bousquet à Versailles, lorsque les communards ont fait irruption à Picpus le 12 avril à 4 heures de l'après-midi. Tout en sachant que d'autres communautés religieuses - Jésuites, Dominicains, Prêtres de saint Sulpice avaient été assaillies par le communards, à Picpus on se croyait quelque peu à l'abri, car on était une congrégation au profil bas, située en marge de la ville:

« Pouvions-nous penser que nous, les derniers de tous, ignorés du monde entier, placés à l'extrémité de Paris, où tout était calme, nous aurions des dangers à courir ? Trois

---

<sup>2</sup> Simone Weil, « L'amour de Dieu et le Malheur » en *Œuvres*, Gallimard Quarto, Paris 1999, 710.

délégués de la Commune s'étaient déjà présentés chez nous pour demander si nous avions des armes.

Sur ma réponse négative, ils étaient allés faire la même question chez nos Sœurs, toujours dans les termes les plus convenables. J'en avais conclu que nous n'avions rien à craindre de l'administration, que le danger pouvait venir seulement d'une émeute populaire, mais que notre quartier étant très calme, nous n'étions pas exposés. »<sup>3</sup>

Quelques jours avant, un geste en disait long sur la tournure qui prenaient les événements de la commune. Le 30 mars 1871 les communards escaladent la coupole de l'Église sainte Geneviève, scient le bras horizontal de la croix et hissent un drapeau rouge : « le drapeau du travail, de la paix et de l'égalité. »<sup>4</sup>

Un geste qui s'inscrivait dans une forte mouvance, surtout anti-ecclésiale, perçue par certains penseurs comme une institution, dont l'emprise sur les mœurs et la vie sociale empêchait la société d'aller de l'avant vers un avenir de progrès promis par les sciences, et dont la hiérarchie faisait obstacle au désir d'une société plus égalitaire. Ce débat qui remettait en cause l'Église et ses représentants n'était pas nouveau. C'était encore la résurgence d'un malaise que certains secteurs de la société sentaient vis-à-vis de l'Église ; malaise véhiculé par la presse et rehaussé par des caricatures et parfois, déjà à l'époque, des « fake news » qui

---

<sup>3</sup> « Lettre du P. Ladislas Radigue au Supérieur général Sylvain Bousquet » (Paris, Prison de Mazas, 1<sup>er</sup> mai 1871) en *Positio super Martyrio*, Roma 2020, 667.

<sup>4</sup> *Journal officiel* du 31 mars 1871, 112.

circulaient et trouvaient écho et amplification dans une sorte d'anticléricisme de rue.

Comment comprendre cet écart de perception existant entre le prier de la communauté de Picpus et la tournure, encore une fois anticléricale, que prenaient les événements de la commune ?

En vérité, ce n'était pas un manque d'information. Depuis son installation à Picpus, la communauté avait vécu l'irruption des insurgés, en 1830, en 1848. D'autre part, la ville de Paris sortait d'une longue période de siège par les troupes prussiennes, depuis le 19 septembre 1870 jusqu'au 26 février 1871. Pendant les bombardements de la ville par les forces prussiennes, fin décembre 1870 et début janvier 1871, Picpus, comme d'ailleurs d'autres congrégations religieuses et membres du clergé diocésain, avait ouvert ses portes pour y abriter un hôpital de campagne. Durant les journées de répit entre la fin février et le début avril, grâce au bien fait « sans bruit » dans l'enceinte de Picpus, en dehors de la ville, il n'y avait pas eu lieu pour avoir peur d'une irruption intempestive des milices de la commune.

Cependant la dureté des faits allait en se manifester autrement : le siège de la ville l'avait mise à genoux, son ravitaillement devenait difficile. En plus de la faim qui touchait les secteurs les plus pauvres de la population, il y avait le goût amer de la défaite des forces françaises devant les forces prussiennes par l'armistice signé avec Bismarck. Et puis l'étincelle qui finit par faire exploser la poudrière : la décision du président provisoire Adolphe Thiers de supprimer la solde des troupes de la Garde nationale postées

à Paris ; ces soldats deviendront pour la plupart les soldats fédérés de la Commune.

Nous pouvons donc imaginer le « cocktail Molotov » qui produisait la famine, le manque de ravitaillement, la défaite, les mesures d'austérité et le manque de reconnaissance sur le plan économique à l'encontre des troupes de la Garde nationale. Trop de malheurs bouillonnaient dans les ventres et les esprits de vastes secteurs de la population. Pour rendre supportable le malheur et gagner la cohésion d'un groupe, cela aide d'avoir un ennemi commun, un « bouc émissaire ». L'église devenait à nouveau la cible expiatoire de ce profond malaise social. Plutôt qu'un malaise contre la foi, cette période trouble couvait et manifestait une exaspération anti-ecclésiale, surtout anticléricale.

### **De quoi s'alimentait cette exaspération anti-ecclésiale, anticléricale ?**

On avait l'impression que l'Église consacrait plus d'énergie, de ressources, et de personnel aux groupes aisés de la société, plutôt qu'aux groupes plus défavorisés. Un nouveau groupe social émergeait dans les grandes villes, dont Paris, à savoir, la population ouvrière ou le « prolétariat industriel ». À cet égard, les données sont assez impressionnantes, car ce prolétariat industriel était composé, non seulement par des hommes adultes, mais aussi par des femmes et des enfants- à partir de huit ans ; avec de longues et épuisantes journées de travail, plus de 12 heures ; ces heures ont été limitées par la Loi du 22 mars 1841,

à 8 heures pour les enfants de 8 à 12 ans, et à 12 heures pour les enfants de l'âge de 16 ans.

Par ailleurs, les mesures de réaménagement de la ville, impulsées sous Napoléon III, par le préfet de Paris, le Baron Haussmann avait eu, comme prix, l'effilochement du tissu social et le rejet de la population ouvrière aux extrémités de la ville.

L'Église dans son réseau pastoral connaît mal ce qui se passe au sein de ces populations. Sa prédication trop théorique et abstraite ne les rejoint pas dans leur sensibilité et dans leur désarroi. Ces populations se sentent abandonnées de tous, de l'État et de l'Église, nonobstant que chez certains pasteurs et religieux, il existe une grandissante préoccupation pour la déchristianisation de ces masses ouvrières. En somme, celles-ci ne se sentent chez elles dans l'Église.

Depuis la révolution de 1848, la cassure ou la fracture sociale entre les classes riches et le monde des travailleurs ne cesse de se creuser. Le monde bourgeois (auquel était associé le clergé) et le prolétariat industriel sont deux mondes qui ne se côtoient pas, qui s'ignorent et se méfient l'un de l'autre. Peu d'esprits clairvoyants ont perçu les séismes qui s'agitaient dans cette fracture sociale. En 1868, Charles de Montalembert avait lancé un avertissement aux pasteurs dans l'Église devant ce phénomène de malaise qui s'agitait dans cette population, et qui pouvait faire éruption et se déverser contre les membres de l'Église.

« L'interrègne de quinze années qu'ont subi nos libertés les plus essentielles a préparé une révolution auprès de



---

laquelle les crises de 1830 et de 1848 paraîtront des jeux d'enfants. Mille symptômes plus clairs que le jour démontrent que cette révolution future aura pour mot d'ordre une explosion d'irrégion [...] Ce qui ne veut pas dire qu'elle respectera davantage l'ordre public, l'esprit de famille, la propriété, la morale ; tout au contraire ce sont les membres du corps social qu'elle tuera en frappant dans le cœur. »<sup>5</sup>

Ce triste constat de la déchristianisation grandissante du prolétariat industriel avec ses conséquences dans le tissu social se retrouve encore, presque 100 ans plus tard, chez les abbés, Henri Godin et Yvan Daniel dans le livre *France, pays de mission ?* paru en septembre 1943. Ils ne mâchent pas leurs mots pour décrire cette situation comme l'apostasie de la part de l'église et sa pastorale du monde ouvrier.<sup>6</sup> Ils n'en restent pas là ; car par leurs contacts avec ce monde, ils montrent aussi des pierres

---

<sup>5</sup> Montalembert, 25 mai 1868, cité par Édouard Lecanuet, *L'Église de France sous la troisième République*, Paris 1910, 44-45 ; Article de Jacques Gadille, *La place des catholiques dans l'opinion conservatrice française*, in *Pariser Historische Studien*, Paris 1990, 309.

<sup>6</sup> « Nous avons dans nos paroisses populaires de grandes villes 15 à 20% de personnes sympathiques au christianisme, dont 5 à 10 % touchées par la communauté chrétienne et plus ou moins pratiquantes (au moins les pâques). Mais si on excepte de ce nombre les éléments non populaires, le pourcentage dépasse rarement 2 % et va en diminuant dès qu'on descend vers les couches inférieures. On a défié l'un d'entre nous de trouver douze vraie ouvriers manuels bons chrétiens dans la paroisse populaire de 40.000 habitants où il est vicaire, et il n'a jamais pu relever le défi. Est-ce là un fait absolument inouï ? » Henri Godin- Yvan Daniel, *La France, pays de mission ?* Paris 1943, 65.

d'attente chez beaucoup d'ouvriers, et qui sont des rendez-vous à ne pas manquer, déjà en vue à l'époque, pour rendre l'Église plus proche de ce monde ; comme cette autre figure de proue en pastoral du milieu ouvrier, Madeleine Delbrêl, pour rendre l'Église plus aimable et plus aimante.

### **Des éclaireurs qui se tiennent sur la brèche**

Un groupe des jeunes laïcs catholiques plus sensibles à la situation de la population ouvrière, parmi lesquels, des laïcs comme Emmanuel Bailly Frédéric Ozanam, Jean-Léon Le Prevost, Maurice Maignen, veulent se rendre proches de ces populations, prendre contact avec elles. Sœur Rosalie Rendu (1786-1856), religieuse de la Congrégation de saint Vincent de Paul, les fait venir sur le terrain, au quartier Mouffetard où elle accompagne les pauvres. Leur souci initial est d'accompagner ces populations, en particulier les enfants, et de les acheminer à la rencontre avec Dieu. Ils souhaitent aussi que quelques prêtres les accompagnent dans cet apostolat et « que, dans la charité et l'humilité du Seigneur Jésus, ils voudront bien nous accepter pour frères et pour amis. »<sup>7</sup> Déjà une belle intuition de présence proche avec les pauvres mais aussi des rapports entre laïcs et prêtres sur un même terrain, rapports signés d'amitié fraternelle.

---

<sup>7</sup> Jean-Léon Le Prevost, lettre n. 208 à l'abbé Levassor, du diocèse de Chartres, qui avait songé à s'unir à la communauté, 19 septembre 1850. Archives générales des Religieux de S. V. de Paul, Rome en *Positio super Martyrio*, 104.

---

Cette question, qui leur brûle le cœur, les pousse non seulement à s'intéresser aux pauvres, mais à cheminer avec eux ; cela se traduit d'abord par un choix de domicile, de lieu de vie. Pour être proches des pauvres réellement, les frères de saint Vincent de Paul s'installent dans le faubourg de Grenelle, non pas le cosu beau-Grenelle, mais le quartier habité par les pauvres et les ouvriers. Puis, ils deviennent avec eux des bâtisseurs de ponts ou des « poètes sociaux » qui mettent en œuvre la « charité du Christ » qui les habite, à travers de multiples initiatives. Cela ne peut se concrétiser qu'accompagné d'une remise en question sur une façon d'agir, respectueuse des pauvres, bien consciente de la grandeur de la mission qui les dépasse. Comme l'écrit Jean-Leon Le Prevost dans une belle lettre à ses premiers compagnons de fraternité, Maurice Maignen, Clément Myonnet, M. Louis Paillé :

« Il semble qu'il manque à la gloire du christianisme d'avoir spiritualisé et ennobli l'industrie moderne, comme il a vivifié et relevé le travail dans tous les temps. Serait-ce que l'industrie, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, produit d'une concurrence jalouse, des prétentions égoïstes des uns, des exigences injustes des autres, de la cupidité de tous, est radicalement perverse et rebelle à tout amendement ? Je ne sais, mais à voir l'immensité du mal, on s'en effraie et l'on est tenté de le croire sans remède. »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> J.-L. Le Prevost, Lettre n. 184 à M. Maignen, M. Myionnet et M. Paillé, Duclair, 26 août 1848 en *Positio super Martyrio*, 106.

Ces questions ou défis ne faiblissent pas leur engagement auprès des plus pauvres. À cette famille de frères se joint, au lendemain de son ordination sacerdotale (23 décembre 1850), le père Henri Planchat. Une belle actualisation du Dieu qui en Jésus prends chair à Nazareth et se fait l'un de nous. La charité du Dieu-avec-nous stimule leur imagination pastorale et rend fécond leur apostolat à travers les patronages, la marmite des pauvres, les bibliothèques populaires, les écoles ou orphelinats, les pensions pour travailleurs, une maison pour les couples âgés, et bien sûr les chapelles et oratoires.

En 1869, Jean-Marie Le Prevost relit le chemin parcouru jusqu'alors ; et son cœur inondé de charité apostolique, qui le fait brûler encore pour cette vaste population qui reste en dehors de la vie paroissiale. C'est la charité qui ne le laisse pas en paix, qui le pousse à aller aux marges, à la rencontre de ceux qui y habitent. La charité du Christ façonne aussi leur style pastoral de présence : Ils y vont en frères et en pauvres, parmi les frères pauvres.

« Les besoins à satisfaire étant immenses, nous les avons pris hardiment (trop peut-être) dans toute leur étendue ; nous avons embrassé tous les âges, depuis l'enfant jusqu'au vieillard ; nous suivons le pauvre et l'ouvrier dans leur éducation, dans leur travail, dans leurs nécessités spirituelles et temporelles et jusque dans leurs délassements ; nous nous sommes faits pauvres pour eux, nous avons partagé notre demeure avec eux et nous vivons comme eux ; si nous sommes allés trop loin, Dieu nous le dira, mais au moins le fond essentiel

---

d'une vraie vocation religieuse ne nous a pas manqué, nous avons accepté cordialement le renoncement et l'immolation. »<sup>9</sup>

Que de conversions pastorales se sont opérées dans cette communauté qui veut servir les plus pauvres comme Jésus ! Ils ont vérifié l'accomplissement des promesses du Ressuscité à son Église, qui agit avec eux, ou comme le dit Simone Weil, des disciples qui renoncent à eux-mêmes et laissent que Jésus aime et répare à travers eux.

Ce profond désir d'accompagnement, de proximité, d'amour effectif des pauvres, voilà le critère qui a présidé aussi au discernement que Ladislas Radigue a fait avec ses frères de la communauté de Picpus et qui les a conduits à choisir de rester à Paris. Malgré les menaces d'irruption des insurgés dans la communauté, la conviction d'être « utiles à l'Église » et donc de rester à Paris a été la plus forte. Voilà comment le P. Ladislas partage dans sa lettre au Supérieur général le dilemme qu'il a dû affronter en conscience : laisser partir les frères pour échapper aux perquisitions des communards ou bien rester.

« Ces considérations ne me laissaient pas sans crainte, surtout pour les prêtres, chargés pour la plupart du ministère dans diverses communautés. Dans toutes les églises de Paris, on faisait les offices ; fallait-il laisser nos communautés sans messes et sans confessions ? Je n'ai

---

<sup>9</sup> J.-L. Le Prevost, Lettre n.1484 à M. de Varax, Chaville, 6-8 déc. 1869 en *Positio super Martyrio*, 109.

pas cru pouvoir le faire. Nos Pères qui étaient tous libres ne l'ont pas pensé non plus. Chacun est resté à son poste par dévouement. On pourra dire que ce dévouement a été imprudent, mais je préfère qu'on le qualifie ainsi plutôt que de constater son absence : mieux vaut être trop dévoués que lâches ! — Que n'aurait-on pas eu le droit de dire, si nous avions tous pris la fuite peu de temps avant notre arrestation ?

Aujourd'hui, l'évènement fera dire que nous aurions bien fait ; avant l'évènement, il n'y aurait eu qu'un cri d'indignation contre notre timidité. »<sup>10</sup>

### **La confession de foi *in extremis***

En relisant les lettres écrites par nos frères depuis la prison, j'ai été ému de voir comment la réclusion et la proximité de la mort ont trempé leur consécration religieuse. Au fur et à mesure que les longues journées se succédaient, leur sensibilité pastorale s'aiguise et leur fraternité s'approfondit. Dans la solitude des cachots, et aussi à travers les rares échanges avec les autres compagnons de prison, à travers leurs lettres à des frères ou des parents, ils s'entraident à approfondir cette dimension permanente de vie chrétienne dans leur existence, et qui brille paradoxalement dans la faiblesse et l'apparente inactivité : « Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3,3).

---

<sup>10</sup> « Lettre du Père Ladislas Radigue au Supérieur général Sylvain Bousquet » (Paris, Prison de Mazas, 1<sup>er</sup> mai 1871) en *Positio super Martyrio*, 668.

Permettez-moi de leur laisser la parole, comme leur testament spirituel. Les sentiments, les salutations, les confessions, même les prières deviennent de plus en plus essentielles. C'est au fond, le partage de ce qui les fait vivre et bientôt mourir : les frères de communauté ou de famille, un père ou une mère, des amies, deviennent ces interlocuteurs et confesseurs de la dernière heure.

## HENRI PLANCHAT RSV

Dans une lettre à l'un de ses confrères le Père Louis Lantiez, Henri Planchat lui fait transmettre une lettre pour être lue aux enfants du patronage qui se préparent à la Première Communion. C'est le cœur du pasteur qui ne cesse d'approfondir les liens qui l'unissent à ses brebis. Empêché de pouvoir célébrer la messe, il offre ses prières pour tous y compris pour la ville de Paris.

« Voyez si vous le jugez à propos de lire demain à nos chers enfants quelque chose de ce qui suit : « Chers enfants, je suis avec vous de cœur. Je sais à chaque heure du jour ce que vous faites pendant votre bonne retraite. Je suis certain que vous priez pour moi. De mon côté je puis dire que de 5h. du matin à 9 h. du soir, je prie pour vous. Non pas que je sois tout ce temps à genoux. Vous priez, vous, en marchant, avec votre chapelet. Eh bien ! moi, je fais souvent de même.

Le prisonnier est dans son étroite cellule voûtée comme l'oiseau dans sa cage. S'il veut prendre de l'exercice, il faut qu'il sautille de long en large. Même en marchant, je ne récite pas toujours des prières ; mais outre pas mal de chapelets et de psaumes, tout ce que je fais, je l'offre pour vous et pour notre pauvre ville de Paris. »<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> « Lettre du P. Henri Planchat au P. Louis Lantiez » (Paris, prison de Mazas, 17 mai 1871 en *Positio super Martyrio*, 662.



---

Voici l'une des dernières lettres écrites par l'abbé Planchat (23 mai 1871) à l'un de plus jeunes confrères, le frère Dery. Transféré à la prison Grande Roquette, il sent que la mort approche. En ces heures cruciales, c'est encore une fois les liens d'amitié avec M. Le Prevost, compagnon de la première heure de l'aventure des Frères de Saint Vincent de Paul, qui jette une lueur d'espoir pour « son vieil ami » - confie-t-il dans sa lettre : une lettre lui apporterait une grande consolation. Puis la lettre nous laisse entrevoir les attitudes spirituelles avec lesquelles H. Planchat fait face à sa mort. Enfin sa lettre se conclue avec une humble demande de pardon à ses frères.

« S'il pouvait, sans que cela eût aucun inconvénient, me parvenir en ce moment critique une bonne parole de mon vieil ami, M. Le Prevost, cela me ferait plaisir.

Nous avons pu nous confesser. Priez et faites prier pour nous tous, pas seulement pour moi.

Adieu, mon cher ami, faites toujours, à nos chers enfants et à tous, le plus de bien que vous pourrez : la récompense là-haut est infinie.

Votre ami bien affectionné et bien reconnaissant,

l'abbé Planchat, prêtre.

Pardon de toutes mes méchancetés envers vous et envers tous. »<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup> « Lettre d'Henri Plancha tau Frère Dery » (La Grande Roquette, 23 mai 1871) en *Positio super Martyrio*, 666.

## LADISLAS RADIGUE SSCC

La confession de foi à partir de la fragilité physique le porte à se reconnaître, quand même, heureux dans l'adversité, car il prend part dans sa chair aux souffrances du corps de Jésus dans l'Église. Il découvre alors ce qu'il savait déjà, mais dont les conséquences s'avèreront bientôt comme un soutien, un « amen » sur lequel s'appuyer dans les heures incertaines, à savoir, la surabondance de la grâce dans la tribulation. Dans ce contexte, les récits des Actes des Apôtres ou les Épîtres de Saint Paul résonnent d'une vibrante actualité. Même l'adoration eucharistique qu'il fait dans son cachot, son corps orienté vers les chapelles de Picpus, l'unisse au vaste corps de l'Église et de la Congrégation en prière.

Il écrit sa lettre à l'occasion de la fête de la Sainte Croix ; certes il l'aura célébré plusieurs fois dans sa vie, mais ce n'est qu'alors qu'il se sent plus que jamais uni à la Croix de Jésus, à ses souffrances dans les membres de son corps ecclésial. Il réalise alors que la croix qu'il prend, uni à celles de Jésus, devient avant tout l'expression d'un amour jusqu'au bout, source d'un bonheur discret et inébranlable. Les liens qui l'unissent à la congrégation sont plus forts que jamais, surtout en se sachant soutenu par la prière de tant de frères et de sœurs.

Par ailleurs, il partage ce qu'il comprend être la raison de son emprisonnement : en définitive, c'est l'accomplissement de sa

---

profession religieuse comme enfant des Sacrés-Cœurs au service desquels il veut vivre et mourir.

« Je vous dirai d'abord que j'ai été soumis à une épreuve un peu forte pour ma faiblesse. Si grâce à Dieu, le courage n'a jamais manqué, les forces physiques ont souvent fait défaut. Vous connaissez mes infirmités : une névrose que j'éprouve dans tout le corps et particulièrement au cœur, m'occasionne, en temps ordinaire, des impressions bien pénibles à la moindre commotion. Jugez par-là de ce que j'ai éprouvé au milieu des circonstances si pénibles, même pour les moins impressionnables. Plusieurs fois, j'ai cru que j'allais défaillir, heureusement que l'âme tenait encore un peu pour soutenir le corps qui fléchissait. Tout cela doit encore vous dire que ma santé n'est pas brillante et que ces jours de ma captivité sont pénibles à la nature. N'allez pas conclure que je suis malheureux. Je puis le dire à vous, mon bien-aimé Père, je n'ai jamais été si heureux de ma vie. J'ai éprouvé combien le Seigneur est bon et quelle assistance il donne à ceux qu'il éprouve pour la gloire de son nom. J'ai même un peu compris, après l'avoir goûté, le *superabundo gaudio in tribulatione* de S(ain)t. Paul. N'est-il pas vrai, mon Père, qu'aux yeux de la foi, nous ne sommes pas à plaindre ? Pour moi, je me trouve très honoré de souffrir pour la religion de Jésus-Christ. Je ne me regarde pas du tout comme un prisonnier politique ; je ne veux avoir d'autre politique que celle de mon Sauveur Jésus. Je suis donc saintement fier de me trouver à la suite de tant de

glorieux confesseurs qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ. Je pense au glorieux apôtre Pierre dans la prison Mamertine : tous les jours je baise avec amour un fac-similé de ses chaînes que je suis heureux de posséder. Je pense au grand Saint Paul, en lisant ses souffrances dans les Actes et dans les Épîtres : ce que je souffre n'est rien en comparaison : c'est beaucoup pour moi, parce que je suis faible. Je passe en revue tant d'autres saints et saintes qui sont loués pour avoir souffert ce que je souffre - et je me demande alors pourquoi je ne me trouverais pas heureux de ce qui a fait la félicité des Saints. Les fêtes de chaque jour me fournissent encore des encouragements ; comment se plaindre en lisant l'office de saint Athanase : - et aujourd'hui, 3 Mai, comment n'être pas heureux de porter un peu de cette croix dont on célèbre le triomphe ? Je pense à la Congrégation dont tous les membres prient pour nous ; je pense à vous surtout, bien-aimé Père, qui souffrez autant que nous de nos souffrances. Je suis tout joyeux de tenir votre place ici et de vous savoir en sûreté : vous pouvez consoler la famille et la diriger. Je tâche de m'unir au S(ain)t. Sacrifice célébré dans nos chapelles, aux adorateurs et adoratrices qui nous remplacent au pied du S(ain)t Tabernacle. Je me suis orienté, et comme Daniel se tournait vers Jérusalem, je me tourne vers les sanctuaires de la

---

Maison-Mère et j'adore avec les membres de la famille qui y sont encore, hélas! dans la captivité! »<sup>13</sup>

Le Supérieur général, le père Sylvain Bousquet depuis Versailles lui répondit dans une lettre du 14 mai 1871, laquelle malheureusement n'est jamais parvenue aux mains du Père Ladislas Radigue. Dans sa réponse, il parle en homme de foi : il se fait écho de ce que signifie être enfants de la croix dans ces circonstances et encourage le P. Radigue à accepter le mépris et de faire offrande de sa vie, comme dernière confession de foi en Jésus vainqueur de la mort, comme témoin de son amour jusqu'au bout. La profondeur de cet échange devient une source de consolation, de bonheur et d'encouragement mutuel dans la foi que chacun est appelé à professer. Le Supérieur général ose demander une seule chose au Père Ladislas, que même s'il doit mourir de se souvenir de lui dans ses prières.

« Mon bien intime ami,

Comment vous exprimer toute la consolation que m'a apportée votre lettre du 3 mai ! Combien je remercie Notre Seigneur des sentiments qu'il vous inspire et des grâces qu'il vous accorde dans votre cachot ! Au milieu de mes chagrins, je trouve un adoucissement dans vos paroles. Je prie sans cesse les divins Cœurs de vous soutenir, de vous fortifier, jusqu'au terme de l'épreuve. Nous ne savons

---

<sup>13</sup> « Lettre du P. Ladislas Radigue au Supérieur général, Sylvain Bousquet » (Paris, prison de Mazas, 3 mai 1871) en *Positio super Martyrio*, 670-671.

pas quand elle finira. Hélas ! nous n'osons pas encore nous promettre que la fin de nos maux soit prochaine !

Courage, mon ami et mon Père ; je ne sais ce que Dieu vous réserve. Si vous êtes appelé au martyre, ah ! réjouissez-vous. On n'a pas deux fois l'occasion de mourir de la mort des martyrs. Je vous porte envie et je vous prends souvent à désirer votre poste d'honneur. Sans doute la nature souffre de plus d'un côté ; mais la vertu de Jésus-Christ, apparaîtra dans votre faiblesse. Vous vaincrez en celui qui a vaincu le monde.

Nous ne cessons de prier pour vous. Chaque jour j'offre le saint Sacrifice pour vous et pour les membres captifs de la famille. Je m'unis à vos douleurs et je partage en esprit votre captivité.

Adieu, cher ami, écrivez-moi si vous pouvez. Je vous embrasse, comme je vous aime en Dieu, de tout mon cœur. Si vous mourez, souvenez-vous de moi qui reste au milieu de la tempête. »<sup>14</sup>

N'est-ce pas aussi notre consolation de savoir que nos frères et sœurs dans la communion des saints prient pour nous tous ?

---

<sup>14</sup> « Lettre du Supérieur général P. Sylvain Bousquet au P. Ladislas Radigue » (Versailles, 14 mai 1871) en *Annales de la Congrégation des Sacrés Cœurs*, T. 1 (1872-1873), 17-19.

## POLYCARPE TUFFIER SSCC

Depuis Mazas, il écrit des lettres à son cousin Charles Tuffier. Dans ses lettres, il fait le récit au jour le jour des événements qui scandent ses longues journées en prison, coupé de tous et isolé. Il ouvre aussi son cœur et livre son cheminement intérieur, le mûrissement de ses sentiments, sa vision de la situation politique du pays et même sa foi qui le soutient.

C'est au creuset de ses heures d'isolement et d'incertitude qu'il se sent paradoxalement accompagné par sa famille d'origine et par ses frères et sœurs de congrégation, et fort de la certitude indéracinable de l'amour de Dieu, et qu'il bénit « les populations » insurgées.

*30 avril*

« Mon Dieu, comme Mazas est favorable à une méditation sur la Passion de N. S. »

*2 mai*

« Ce soir, trois semaines que nous sommes en captivité : Seigneur, quand donc la fin ? [...] »

C'est dans une persécution religieuse et non politique, et dans ce sens on doit s'attendre à tout » [...].

*9-10 mai*

« J'espère donc que vous m'écrirez bientôt et aussi souvent que possible. Je ne suis pas malade, mais je souffre tant de

cette existence cellulaire que je n'ai point d'appétit et que je donne une portion de ma viande aux pauvres. L'homme ne vit pas seulement de pain ; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est au ciel. »

Que ma chère cousine m'apporte ni le *Vengeur*, ni le *Cri du Peuple*, mais le *Moniteur Universel*. Oh Dieu ! On pervertit les populations, et en nous massacrant, ils croient bien faire ! Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Les journaux enfin modérés expliquent bien cela [...].

À quand la fin de notre captivité ? Mais j'ai pris la résolution de ne plus me plaindre [...].

Comme tu le dis si bien, Charles, il n'y a que Dieu qui puisse nous tirer de là, oui, certes, mais quoi qu'ils fassent, ils ne pourront nous arracher l'amour de Dieu et des bénédictions pour eux. Prions-le donc de venir à notre aide. »<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> « Lettres du P. Polycarpe Tuffier à son Cousin Charles Tuffier » (Paris, Mazas, 30 avril, 1 mai, 9-10 mai, 1871) en *Positio super Martyrio*, 674-677.



## MARCELLIN ROUCHOUZE SSCC

Dans la lettre à sa cousine, Mme Magnin, il lui fait part de ses impressions sur le traitement reçu en prison, puis sur son parcours intérieur, jalonné de silence et d'une foi qui se fait attente et confession de louange à la volonté de Dieu dans l'adversité et l'incertitude:

« Il y a chaque jour une heure de promenade solitaire dans une petite cour triangulaire pour chacun des vingt détenus à la fois ; il y a un surveillant à l'intérieur. Avec ce système, Mazas est pour moi une véritable école du silence, où je perfectionnerai mon goût pour la philosophie. Du reste, nous aurions tort de nous plaindre des employés soit supérieurs, soit subalternes ; les uns et les autres sont pleins de convenance à notre égard, pas la moindre parole déplacée.

Un de nos jeunes Pères, d'origine hollandaise, après avoir passé six jours avec nous, a obtenu son élargissement par la médiation du chargé d'affaires de la Hollande : il nous a écrit une lettre à chacun pour nous informer qu'il lui a été impossible de retirer ses effets de notre maison, attendu qu'elle est occupée, aussi bien que les autres Communautés de la Rue de Picpus, par la garde-nationale, et que personne ne peut entrer ni sortir.

En attendant, me voici prisonnier depuis 26 jours. La sainte et adorable volonté de Dieu soit faite en tout et partout. »<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> « Lettre du P. Marcellin Rouchouze à Mme. Magnin » (Paris, Mazas, le 8 mai 1871) en *Positio super Martyrio*, 683.

## FRÉZAL TARDIEU SSCC

L'idée de la dernière lettre adressée à M. Decordey lui est venue à l'esprit comme une distraction. Avec un brin d'humeur, Frézal se rend compte que le souvenir des amis, dans ces circonstances, devient une sorte de bouée de sauvetage qui l'aide à ne pas sombrer dans les heures solitaires.

« Je n'ai rien de particulier à vous dire ; mais la pensée m'est venue de vous écrire et je n'ai pas hésité à la saisir au vol ; c'est une bonne et très agréable distraction pour un prisonnier de pouvoir causer un instant par écrit avec ses amis. »<sup>17</sup>

Mais parmi les prières qu'il écrivait, on en a trouvé une, composée 7 ans avant son emprisonnement, où il demande au Seigneur la grâce de le tenir prêt à la possibilité du martyre. Cette grâce n'est pas un don soudain, mais elle se reçoit, distillée peu à peu dans l'amitié cultivée avec le Seigneur dans la célébration et l'adoration eucharistique, mûrie dans une vie donnée au quotidien dans le service des frères et des sœurs, en particulier des membres souffrants du corps du Christ. Une grâce qui peut survenir de façon surprenante, mais secrètement attendue, comme pour les serviteurs qui attendent le retour de leur Seigneur :

---

<sup>17</sup> « Lettre du P. Frézal Tardieu à M. Decordey » (Paris, Mazas, le 15 mai 1871) en *Positio super Martyrio*, 685.

« Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera en train de veiller » (Lc 12,37).

Concluons donc par cette prière écrite par Frézal Tardieu et faisons nôtres ses paroles, en nous unissant à lui et à nos frères et sœurs qui, hier comme aujourd'hui dans le monde, souffrent à cause de leur foi en Jésus, à cause de leur amour effectif des plus pauvres, de leur espérance en un Dieu qui fait corps avec les artisans de paix et les affamés de justice.

« Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté ; gravez votre loi sainte au milieu de mon cœur et faites-moi la grâce d'accomplir toujours ce qui vous est agréable. O Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, mon Dieu et mon Tout, je Vous adore et Vous rends grâce pour les bienfaits de ma création, de ma vocation à la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie...

Prosterné devant vous, ô mon Dieu, et tout couvert du sang de votre Fils, je Vous offre et Vous consacre tout ce que j'ai, tout ce que je suis, mes pensées, mes paroles, mes actions, mes infirmités, mes maladies, mes biens, ma réputation, ma vie. Vous m'avez tout donné, je Vous rends tout pour être employé à votre gloire et au salut de mon prochain.

Accordez-moi par l'intercession de la B.V. Marie, la grâce... de faire toujours votre sainte volonté. Faites que j'arrive à la perfection de ma vocation selon l'esprit des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, afin que ma joie soit parfaite. Donnez-moi une bonne volonté, ferme et persévérante et

une profonde paix. Faites que marchant toujours en votre présence, je vous trouve en toutes choses et accordez-moi de tendre constamment vers Vous par amour et par reconnaissance et d'arriver à Vous par la palme du martyr afin que je puisse Vous louer, Vous bénir et chanter éternellement vos miséricordes. Amen. »

## POUR CONTINUER NOTRE MARCHÉ

En 1843, peu avant de s'installer à Paris, le jeune Karl Marx publia l'introduction à *Pour une critique de la philosophie du Droit de Hegel*. Intellectuellement, il réglait là ses comptes avec une forme de religion qui reportait vers l'au-delà, vers les cieux, le triomphe final de la justice, la justice pour les opprimés ; cette forme de religion ne s'interrogeait pas sur les causes de l'oppression pesant sur de vastes secteurs ouvriers afin de les transformer dès à présent et de favoriser ainsi des conditions plus justes et égalitaires pour tous. Marx concluait ainsi que la religion est une source d'aliénation pour ces opprimés, c'est « l'opium du peuple » ! Néanmoins, cette conclusion était précédée d'une description de ce que cette forme de religion dévoilait en creux : son rôle dans le monde et sa façon de véhiculer les aspirations plus profondes des créatures opprimées ; « la religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur et un état de choses sans esprit ».

En effet, cette forme de religion continuait de véhiculer une ferme espérance chez ceux qui ployaient sous le fardeau des différentes formes d'assujettissement et les faisait aller de l'avant, envers et contre tout « dans cette vallée de larmes ». Toutefois quelque chose d'essentiel au christianisme s'était perdu en chemin. L'auteur de la *Lettre à Diognète* (120-210 ap. J.-C.) le rappelle en décrivant ainsi la place que la foi en ce Dieu

---

révéle par Jésus assigne aux chrétiens dans le monde : « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. »<sup>18</sup>

D'une part en effet, Dieu ne contemple pas de loin la marche de l'humanité, attendant la fin de l'histoire pour la résolution des graves contradictions qui l'accablent. En Jésus, Dieu se fait Dieu-avec-nous et l'homme-pour-nous tous. La force de ses promesses se vérifie « hic et nunc », lorsque son agir, puis celui de ses disciples à sa suite, prend soin des blessures des hommes et des femmes, relève les opprimés, nourrit les affamés.

D'autre part, pour accomplir ses promesses, Dieu compte sur la capacité des hommes et des femmes pour faire le bien au sein de l'humanité entière : grâce à leur intelligence et leur empathie, les souffrances d'autrui deviennent les leurs ; en dénonçant également les constructions sociales qui produisent ces souffrances, ils suscitent, par leur action solidaire, des ressources humaines et spirituelles enfouies en chacun et en toute culture. Ces hommes et ces femmes, inspirés par Dieu, ont pu créer ainsi des formes de vivre ensemble où la paix et la justice s'embrassent désormais. Lorsque le christianisme oublie ces dimensions essentielles, il ne révèle plus alors que le soupir des opprimés, tel un monde qui a perdu son cœur et son esprit.

Il y a eu et il y a encore des disciples de Jésus, épris de sa façon d'aimer, disponibles pour continuer d'aimer et servir

---

<sup>18</sup> « *Lettre à Diognète* » VI, 1 [Introduction, édition critique, traduction et commentaires de Henri Irénée Marrou] Éditions du Cerf (*Sources Chrétiennes*, 33 bis), Paris 1965, 65.

même dans les conditions les plus difficiles. Comme Jésus, ils se rendent proches des pauvres et des laissés-pour-compte ; ils prennent sur eux une part de leurs souffrances.

Dans cette proximité, ils s'aperçoivent que le Seigneur les précède déjà et agit de façon discrète et efficace dans le cœur de chacun. C'est la rencontre et le contact avec les blessés de la vie qui leur fait découvrir que Jésus par son Esprit est déjà au milieu d'eux. C'est le Dieu qui se trouve du côté des affamés et des assoiffés de justice qui les rassemble et les fait marcher ensemble. Par fidélité à ce Dieu affamé et assoiffé de justice, au Seigneur se livrant jusqu'au bout, ces disciples se tiennent sur les brèches qui brisent l'humanité. Avec Jésus, ils pansent les blessés, les aident à se découvrir frères et sœurs, fils et filles, bien-aimés de Dieu. Comme Jésus, ils sont disposés à payer de leur vie, s'il le faut. C'est le cœur compatissant de Jésus qui bat ainsi dans un monde sans cœur. C'est le sang vivant de Jésus et des membres de son Corps, ses martyrs, qui irrigue le cœur du monde.





